

# VU Research Portal

## Le Francais en Hollande apres la Paix de Westphalie: langue d'immigres, langue d'envahisseurs, ou langue universelle?

Frijhoff, W.T.M.

### ***published in***

Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde  
1996

### ***document version***

Publisher's PDF, also known as Version of record

[Link to publication in VU Research Portal](#)

### ***citation for published version (APA)***

Frijhoff, W. T. M. (1996). Le Francais en Hollande apres la Paix de Westphalie: langue d'immigres, langue d'envahisseurs, ou langue universelle? *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 18, 329-350.

### **General rights**

Copyright and moral rights for the publications made accessible in the public portal are retained by the authors and/or other copyright owners and it is a condition of accessing publications that users recognise and abide by the legal requirements associated with these rights.

- Users may download and print one copy of any publication from the public portal for the purpose of private study or research.
- You may not further distribute the material or use it for any profit-making activity or commercial gain
- You may freely distribute the URL identifying the publication in the public portal ?

### **Take down policy**

If you believe that this document breaches copyright please contact us providing details, and we will remove access to the work immediately and investigate your claim.

### **E-mail address:**

[vuresearchportal.ub@vu.nl](mailto:vuresearchportal.ub@vu.nl)

# Le Français en Hollande après la paix de Westphalie: langue d'immigrés, langue d'envahisseurs, ou langue universelle?

Willem FRIJHOFF  
Université Érasme de Rotterdam

## 1. Langue universelle, langue usuelle

Dans son célèbre panégyrique de l'universalité de la langue française, rédigé en 1782/83 et couronné par l'Académie de Berlin en 1784, Antoine de Rivarol (1753-1801) prit grand soin de marquer la supériorité du français sur l'anglais et l'allemand. Sage précaution aux yeux des Néerlandais de l'époque - dont d'ailleurs Rivarol ne fit la connaissance que bien plus tard, au cours de ses migrations de 1793/94 (Rivarol 1930: 60-64). Son traité fut en effet rédigé au moment même où le français en tant que *lingua franca* se fit quasi insensiblement battre en brèche, en Europe septentrionale, par des langues concurrentes dans le domaine scientifique et littéraire.<sup>1</sup> En dépit des proclamations du roi de Prusse et de la diffusion généralisée de l'usage du français dans la vie quotidienne des aristocraties de l'Europe, sa position comme langue de communication internationale de la bourgeoisie lettrée, conquise essentiellement sur le latin à partir de la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle, commençait à se faire grignoter sérieusement dans un nombre croissant de domaines.

À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les plans d'éducation des écoles primaires et secondaires dressés par les révolutionnaires néerlandais considéraient le français toujours comme une langue d'enseignement équivalente au néerlandais, à telle enseigne que le plan

---

1. Voir pour l'anglais aux Pays-Bas: Loonen 1991. Longtemps, la connaissance passive de l'anglais fut beaucoup plus grande que sa maîtrise active, qui ne se développa qu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Cf. plus généralement: Baardman 1953; Van Els & Knops 1988.

d'éducation secondaire, rédigé en 1792 -avant même la Révolution batave qui devait marquer un renforcement structurel de la position du français- par le recteur de collège Gerrit Vatebender (1759-1822) et qui était certainement le plus novateur de tous, ne prévoyait pas de cours spécifique de français, contrairement aux cours d'anglais, d'allemand, d'italien, de latin, de grec, voire d'hébreu (optionnel, il est vrai). Pour Vatebender, le français était la langue usuelle de l'école; on se l'appropriait dès l'école élémentaire, et on la perfectionnait au cours d'autres leçons, en particulier pendant les heures de dessin. Le citoyen révolutionnaire n'était-il pas naturellement bilingue franco-néerlandais (Vatebender 1792)? Un demi-siècle plus tard, le français a perdu son statut de langue quasi seconde pour devenir une langue étrangère comme les autres, la plus importante des langues modernes, certes, mais sans pouvoir maintenir son ancien statut privilégié. Il est significatif que la première grande école hollandaise de commerce, établie à Amsterdam en 1846 à l'initiative du médecin philanthrope Samuel Sarphati, n'enseignait pas moins de six langues étrangères, toutes à pied d'égalité. L'ordre reflète leur importance décroissante: français, allemand, anglais, italien, suédois et danois. Mais il n'est plus question d'enseignement *en* français. Désormais, le néerlandais sera la seule langue usuelle de l'enseignement - jusqu'à ce que l'anglais se profile comme la nouvelle *lingua franca* depuis les années 1970.

La prédominance que le français s'était acquise en Europe à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle a inspiré toute une historiographie jubilatoire et universaliste. Sans y regarder de trop près, celle-ci a assimilé le modèle de Rivarol en postulant que par ses qualités imminentes - son ordonnance logique, et sa capacité de rendre les idées dites universelles - le français était en quelque sorte promis de tout temps à son rôle prépondérant, et que seuls les malheurs de l'histoire avaient pu le détrôner par la suite. L'homme ne devrait-il pas se reconnaître naturellement bilingue franco-quelque-chose? Jusqu'à nos jours, les flèches envoyées par les hautes instances politiques et culturelles françaises ou francophones contre les méchants anglo-saxons témoignent de la permanence de ce sentiment de dépit. Aujourd'hui, je n'adopterai pas la position de l'universaliste, celle du producteur de français, mais je me mettrai à la place de l'utilisateur étranger. Je défendrai le point de vue du consommateur critique, en quelque sorte. Au lieu d'interroger le français sur ses qualités linguistiques, je le scruterais sur sa valeur d'usage dans un contexte plus global, englobant les domaines culturel, social et politique. Je prends pour cela un exemple précis, celui des Pays-Bas d'Ancien Régime, ou, plus exactement, de la République des Sept Provinces-Unies et ses successeurs de droit, ou encore, plus simplement mais improprement dit, la Hollande.<sup>2</sup>

2. Pour des vues complémentaires sur la question, la méthode et le pays concerné, voir Frijhoff 1986a; 1988; 1991; 1995.

## 2. Langue scientifique et *lingua franca*

Dès la reprise ou, selon les cas, l'occupation des Pays-Bas septentrionaux par le pouvoir bourguignon au cours du XV<sup>e</sup> siècle, le français y prit une valeur considérable comme langue d'administration et de socialisation des élites. Un véritable bilinguisme politique et aristocratique se développa. Malgré quelques fluctuations, celui-ci ne s'est plus démenti par la suite. Mais il ne faut point commettre l'erreur classique de généraliser trop vite en mesurant un pays tout entier au comportement de ses élites politiques, administratives ou littéraires. C'est précisément par opposition à cette omniprésence du français dans les sphères du pouvoir que la bourgeoisie montante du XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècle, consciente de sa force dans le nouveau centre économique de l'Europe que constituaient les territoires de Flandre, de Brabant, de Zélande et de Hollande, formulait une contre-proposition linguistique: celle de la qualité du néerlandais comme langue de communication littéraire et scientifique, et de ses chances de devenir une nouvelle *lingua franca*.

Soulignons d'abord l'importance contemporaine de ce débat sur la langue scientifique (Dibbets, 1992). Les nouvelles sciences cherchaient un nouvel idiome pour pouvoir s'exprimer adéquatement. Pour utiliser un argument courant aux XVI<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècles: les Grecs ont inventé les sciences en parlant leur propre langue, et le latin était la langue maternelle des Romains -pourquoi donc nous-mêmes parlerions-nous en latin (Van den Branden, 1956; Van der Wal, 1992: 183-199; 1995a)? La renaissance des langues vulgaires et le premier essor du sentiment national un peu partout en Europe, aux XVe et XVIe siècles, avaient favorisé la codification des langues vulgaires et l'élaboration d'idiomes littéraires et scientifiques nationaux. Leon-Battista Alberti en Italie dès 1434, Antonio de Nebrija en Espagne, Joachim du Bellay en France, sans oublier la *Dialectique* française de Pierre de La Ramée [Ramus], Ralph Lever et Richard Carew en Angleterre, Sébastien Münster et Martin Luther en Allemagne, autant de noms de codificateurs, de défenseurs de l'emploi de la langue vulgaire, ou de créateurs d'idiomes qui viennent naturellement à l'esprit.

Comme l'a encore rappelé Umberto Eco dans son dernier ouvrage (Eco, 1994), aux Pays-Bas ce fut le Brabançon Johannes Goropius Becanus (1519-1572/73) qui dans ses *Origines Antwerpianae* afficha dès 1569 sa ferme conviction que le néerlandais ["Diets", "Duyts"] était la plus ancienne langue du monde (Klijnsmit, 1992: 173-177). Elle était déjà parlée au paradis. Ne possède-t-elle pas beaucoup plus de mots monosyllabiques que l'hébreu lui-même (Van der Wal 1995b)? D'ailleurs, "Diets" était pour lui une contraction de "d'oudst", c'est-à-dire "le plus ancien". Cette conviction embryonnaire tomba dans la terre fertile d'une société en plein développement. La prospérité ambiante des Pays-Bas, l'essor des sciences exactes, et la haute conjoncture des inventions techniques faisaient naître une demande linguistique que l'esprit de la

Renaissance guidait en direction de la langue vulgaire. Ce n'est point le français international qui a assuré le développement de la prospérité en Hollande, ni même le latin, mais bien le néerlandais lui-même, et cela dans tous les domaines.

Ainsi, la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> siècle et la première du XVII<sup>e</sup> se caractérisent-elles par un orgueil linguistique qui s'appuie sur la codification grammaticale du néerlandais dans la grammaire de Hendrick Laurensz. Spiegel (1584), la publication des premiers dictionnaires par Van den Werve (1553) et Kiliaen (1574) dans le but avoué de créer une langue pure, le refus puriste de mots étrangers ou bâtards empruntés au français ou au latin, sans oublier les prémices de la grammaire comparée élaborée au XVII<sup>e</sup> siècle par Boxhorn. La traduction politique de ces tentatives pour faire du néerlandais le langage scientifique par excellence ne se fit pas attendre. Dès 1585, la chambre de rhétorique d'Amsterdam *In Liefde Bloeyende* ['Prospérant en amour'], qui était l'âme de l'entreprise puriste, proposa l'usage du néerlandais à l'université de Leyde en avançant l'argument que les laïcs, c'est-à-dire les non-latinistes, seraient ainsi en mesure d'apprendre les sciences.

Au même moment, l'ingénieur Simon Stevin (1548-1620), né à Bruges en Flandres mais réfugié en Hollande, développa une argumentation scientifique sur l'excellence du néerlandais: comme Becanus, il y voyait un idiome très ancien, truffé de mots monosyllabiques qui étaient à leur tour faciles à réunir en mots composés utiles dans l'argumentation et la description scientifiques, sans oublier la capacité de la langue néerlandaise d'émouvoir, de passionner. Tout en proposant l'utilisation du néerlandais comme langue scientifique, Stevin créa lui-même un nouvel idiome mathématique en langue vulgaire qui résista à l'épreuve du temps et est toujours en vigueur. Rembertus Dodoens [Dodonaeus] en fit de même pour la botanique dans son *Cruydt-Boeck* ou *Herbier* (1554): son nouveau vocabulaire botanique s'adressa aux laïcs comme aux savants. Bien plus, Stevin plaida pour l'établissement d'une académie d'ingénierie en langue néerlandaise, incorporée dans l'université de Leyde, qui devait permettre aux futurs ingénieurs de s'instruire dans la nouvelle langue scientifique qui serait aussi celle de leur travail quotidien. L'académie fut réalisée par le stathouder, le prince Maurice, en 1600, qui en tant que chef des armées en voyait clairement l'utilité, mais elle fut tenue à l'écart de la normalité universitaire par les professeurs ordinaires qui continuaient de défendre l'exclusivité de l'enseignement latin. Elle sombra après 1670.

Une autre initiative sombra encore plus vite. Ce fut le projet d'une académie humaniste ou université civique de langue néerlandaise à Amsterdam, qui ouvrit effectivement ses portes en 1617 à l'instigation du médecin Samuel Coster (*Gedenkboek*, 1932 : 21-22; Smits-Veldt, 1995). Son idéal était de fournir dans son académie un complément à l'université, en popularisant les sciences ou en fournissant aux adultes un enseignement de rattrapage. Aussi l'enseignement, qui suivait étroitement la demande présumée,

était-il assez hétéroclite: on connaît des cours d'algèbre, de navigation, d'astronomie, d'histoire, d'hébreu, de philosophie, de théâtre. Le consistoire réformé s'offusqua de la présence de professeurs mennonites et fit rapidement fermer l'académie. Seul le théâtre subsista. En somme, le retour aux langues vulgaires exprimait, outre la renaissance du sentiment national et l'affirmation du sens civique, une volonté de domestication et de démocratisation des sciences et techniques qui ne pouvaient être assurées par les langues importées, français compris.

En fait, ces efforts de néerlandisation des arts et des sciences ont rapidement buté sur le poids du système international en place (les Églises, l'université), mais aussi sur l'inertie linguistique de la communauté scientifique nationale fermement vouée au latin avant de passer au français (la République des Lettres). Il y avait bien en permanence quelques maîtres de français dans l'orbite des universités, mais seule l'université de Franeker en Frise ouvrait en 1754 une véritable chaire de français. Significativement, toutefois, le professeur choisi, Jacques Garcin (1720-1796), un Genevois, ancien précepteur et pasteur wallon, prononça sa leçon inaugurale *De utilitate linguae gallicae* en latin (Garcin 1757).<sup>3</sup> C'est que sa chaire représentait l'autre filière, encore peu étudiée, d'acquisition du français: celle des élites empruntant la voie du latin classique, par opposition aux classes moyennes qui apprenaient le français par le truchement de la langue maternelle. Au fur et à mesure que la Hollande affirmait sa place en Europe et développait son réseau de lettrés, de libraires et savants, ceux-ci avaient effectivement montré une nette tendance à délaisser le néerlandais au profit de l'une ou l'autre *lingua franca*: d'abord le latin, depuis la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle le français, et vers la fin du XVIII<sup>e</sup> l'allemand, surtout en médecine et dans les sciences exactes. Devant l'évident déclin du latin, Garcin souligna avec ardeur l'utilité du français et son usage universel dans la vie sociale, commerciale, diplomatique et scientifique.

En fait, la résistance pluriséculaire du latin comme *lingua franca* académique dans l'Europe du Nord, et non seulement aux Pays-Bas, est assez remarquable. Le français n'a jamais réussi à s'y établir comme langue d'enseignement universitaire, malgré sa large diffusion dans les élites cultivées, et en dépit du fait que les professeurs et étudiants eux-mêmes écrivaient une partie de leur correspondance en français. On verra dans cette résistance non seulement un épiphénomène de la vivante tradition humaniste, elle était renforcée par un changement dans le statut éducatif même du latin. Vénéré aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles comme la langue dont l'assimilation garantissait une parfaite imitation des grands exemples de l'Antiquité, au XVIII<sup>e</sup> le statut du latin et du grec

---

3. Sur lui: *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek*, IV (Leyde, 1918), 630; Riemens 1919 : 157, 187-188.

devait atteindre un niveau supérieur, moral. Les deux langues classiques passaient alors pour être le véhicule idéal des valeurs humanistes que la jeunesse devait assimiler, puis, au XIX<sup>e</sup>, elles furent considérées comme l'instrument privilégié de la *Bildung*, c'est-à-dire de la culture sans valeur utilitaire immédiate. Elles devinrent donc le rempart éprouvé contre les *broodstudiën* [les études strictement professionnelles, sans intérêt intellectuel] et contre les nouveautés venant du Sud, entendez la France agnostique, révolutionnaire ou laïque.

Tout ceci explique que le XVIII<sup>e</sup> siècle septentrional, tout en étant le grand siècle de l'influence française, ne permit pas vraiment au français de percer comme langue scientifique. Un ouvrage publié chez Georges Gallet à Amsterdam au tournant du siècle, *La rhétorique de l'honnête homme, ou la manière de bien écrire des lettres, de faire toutes sortes de discours*, etc. (1700), indique bien le terrain d'usage principalement couvert par la langue française. Elle demeura, en fait, cantonnée dans ses domaines traditionnels: la vie quotidienne des élites, la civilisation de cour et le savoir-vivre, le beau langage, la littérature et l'esthétique, le commerce, le tourisme, la religion des immigrés. Le XVIII<sup>e</sup> siècle hollandais fut en fait celui du régime trilingue: le latin pour les livres, le français pour la politesse et la correspondance, le néerlandais pour la conversation -dans les paroles qu'une mère aristocrate, Carolina van Haren, écrivit à son fils Gysbert Karel van Hogendorp, le futur homme d'État.

### 3. Langue commerciale, langue sociale

Vu du côté de son usage, le français n'a donc pas réussi à se tailler la part du lion dans la vie intellectuelle des Pays-Bas et encore moins à devenir la vraie langue universelle. Toutefois, il ne faut pas sous-estimer pour autant l'importance du français dans la formation du jeune Néerlandais de l'Ancien Régime. En fait, il importe de distinguer ici entre le français en tant que langue d'usage quotidien, donc de socialisation élémentaire, et en tant que langue de communication internationale, la *lingua franca*. Si pour des raisons diverses le français a constitué assez tôt la langue seconde ou même première de plusieurs groupes d'habitants des Provinces-Unies -tels les réfugiés wallons ou huguenots, les élites cultivées autochtones, les marchands étrangers, la librairie et les intellectuels immigrés- ce n'est qu'à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle que le latin commence vraiment à céder du terrain au français comme langue de communication internationale de la République des Lettres, mais en continuant de se réserver jalousement l'université. Il n'est pas sûr que ces deux domaines d'usage du français, tout en se recoupant dans la pratique, se soient substantiellement influencés l'un l'autre. Le français usuel des réfugiés, par exemple, reposait sur l'utilité quotidienne de la langue comme symbole et instrument de l'identité du groupe. Au fur et à mesure de

leur assimilation, ce français a perdu du terrain dans la communauté globale - malgré l'extension simultanée au sein de celle-ci du français comme *lingua franca*. Aujourd'hui, après la disparition de cette dernière fonction, le français se maintient seulement dans le rituel le plus intime du groupe wallon et le plus marquant de son identité propre: le service religieux.

Outre le nombre approximatif de manuels, méthodes, grammaires et dictionnaires français parus en Hollande sous l'Ancien Régime - sans doute quelque 300 éditions au bas mot - et l'existence d'écoles dites françaises, c'est-à-dire des écoles de commerce et d'arts utiles où le français était la langue usuelle, dans presque chaque ville ou gros bourg du pays, nous ne savons pas grand'chose de l'extension effective des connaissances linguistiques des Hollandais.<sup>4</sup> Il est vraisemblable - à preuve les remarques aigres-douces de leurs interlocuteurs français - que leur français ait été presque toujours assez lourd et approximatif, plutôt colloquial que littéraire. Mais nous savons aussi qu'outre les écoles proprement françaises un grand nombre d'écoles élémentaires était dirigé par un maître sachant un minimum de français et s'appliquant à le transmettre lorsque l'occasion se présentait. L'enquête scolaire de 1811 nous apprend ainsi que 15% des écoles élémentaires étaient tenues par un maître parlant français, les deux tiers des écoles ou pensionnats du niveau secondaire étant de langue française (Frijhoff, 1986b : 223, tabl. 4). Il est probable que ce pourcentage fut nettement plus élevé au XVII<sup>e</sup> siècle, du moins dans les villes des provinces côtières et commerçantes, où un très grand nombre de maîtres d'école réfugiés des provinces méridionales tenues par le roi d'Espagne s'était établi (Briels, 1978; 1985).

Les titres mêmes des ouvrages utilisés pour l'enseignement du français au début du XVII<sup>e</sup> siècle indiquent l'objectif de ces écoles: *De l'office d'une bonne matronne* de Gabriel Meurier, *La fontaine d'honneur et de vertu*, *le Miroir des mesnageres*, *le Miroir des vrayes meres*, et *le Miroir des vefves*, trois pièces de théâtre scolaire de l'ex-Anversois Peter Heyns, mais aussi plusieurs volumes ou 'trésors' de dialogues, de lettres, de propos, de proverbes ou de sentences - donc des manuels ou des aides à la conversation -, dont l'un portait le titre attendrissant *Le Perroquet mignon des petits enfants françois-flameng*. Dès 1610, le catalogue de vente de Cornelis Claesz., le plus grand libraire d'Amsterdam, recense 73 différents titres scolaires de langue française.<sup>5</sup> Le français colloquial y domine, mais il est doublé de deux autres fonctions qui le soutiennent socialement: langue du commerce, la France étant toujours le partenaire

4. L'état de la question dressé par Riemens (1919; 1929) n'a pas encore été remplacé, en dépit des progrès de la recherche. D'utiles compléments dans Murris 1925, et Berkvens-Stevelinck 1985.

5. Van Selm 1987 : 234-242, 275-285, en donne la liste complète avec identifications.



commercial principal de la Hollande, et langue de socialisation morale et esthétique. Dès 1599, le titre du petit manuel bilingue de Magdaleine Valery, maîtresse d'école pour les filles à Leyde, indique bien cette double finalité: *La Montaigne des Pucelles, en neuf dialogues, sur les noms des neuf Muses, contenant diverses belles & vertueuses Doctrines, à l'instruction de la jeunesse* (Van Selm, 1987 : 241, 278). En ce début du XVII<sup>e</sup> siècle, l'usage du français, tout en étant assez largement répandu, ne renvoie pas encore à une réception généralisée de cette langue en Hollande. Il s'agit soit d'une diglossie lapidaire mais localement limitée, nécessaire dans un pays où les réfugiés francophones sont parfois si nombreux qu'ils tendent à former des communautés autonomes à l'intérieur des villes (Leyde, Middelbourg, Rotterdam); soit d'une langue d'usage limitée, liée à des groupes, des circonstances ou des situations sociales précises: le commerce, les arts et techniques, la socialisation des élites.

Le français n'est point alors la langue de l'éloquence, ce qui demeurera encore longtemps l'apanage du latin (Hendrickx 1961) ou du néerlandais lui-même.<sup>6</sup> Il n'est même pas encore la langue des savants, même si des savants écrivent en français. Bien au contraire, l'on se bat, dans les cercles universitaires français, pour obtenir du célèbre savant français Joseph Juste Scaliger, philologue et historien né en France mais établi à Leyde, un billet autographe rédigé dans son latin classique, d'une perfection et d'une clarté inimitables. Les bibliothèques savantes dont nous avons conservé l'inventaire confirment cette impression: dans vingt grandes collections privées hollandaises de la fin du XVI<sup>e</sup> et du début du XVII<sup>e</sup> siècle, totalisant 20.000 livres, les volumes en latin écrasent tout le reste avec leur part de 80%, contre 9,3% de livres en français -le maximum de 22,5% étant atteint dans la librairie du pasteur wallon Quevellerius, un francophone bien sûr- et seulement 5,9 % de livres en néerlandais ou en allemand (Van Selm, 1987 : 115).

C'est seulement vers la fin du XVII<sup>e</sup> siècle que le français prend plus d'importance comme langue scientifique. Bon observatoire de ces déplacements, la rubrique des comptes rendus dans l'important périodique savant allemand *Acta eruditorum*, reflète le niveau d'acceptation de la production savante en Europe autour d'un des pôles de la République des Lettres: la francisation de la science, mesurée aux comptes rendus, atteint 18% dans les premières années du XVIII<sup>e</sup> siècle, avec un forte pointe en Hollande (Laeven & Van Gemert, 1982). Elle va au détriment du latin qui perd, en outre, des points en faveur de l'anglais. Si l'anglais ne totalise encore que 8%, l'on ne saurait négliger ce nouveau venu en se polarisant indûment sur l'omniprésence du français. La part de l'anglais, comme celle de l'allemand, augmente lentement, mais on notera que la communication scientifique internationale se fait encore essentiellement en latin, à ce tournant que Paul Hazard a appelé la 'crise de la conscience européenne'.

6. Je renvoie ici aux nombreux travaux sur la rhétorique néerlandaise de Marijke Spies.

Jusque là, l'anglais était utilisé essentiellement dans les relations commerciales avec la Grande-Bretagne et, passivement, dans la littérature puritaine que les calvinistes néerlandais assimilaient avidement dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle. Mais au XVIII<sup>e</sup> siècle l'anglais commence à conquérir l'Europe par un double biais, laissé en friche par le latin et le français: d'une part la littérature *spectatoriale*, moralisatrice et politique, d'autre part les sciences exactes et les techniques. Le discours politique et le débat public dans un espace libre naissent en Angleterre, non pas en France, où la Révolution en fait presque immédiatement un discours partisan. Dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'allemand fait une entrée remarquée sur la scène linguistique néerlandaise. Il conquiert une partie du marché littéraire où il fait reculer la part de la littérature française (Nieuweboer, 1982 : 121). Mais grâce à l'excellence de la science allemande, il commence aussi à dominer le marché du livre médical, scientifique, ethnographique, sans parler de la théologie et de la spiritualité piétiste, omniprésente dans le Nord de l'Europe. On comprend dès lors que Rivarol, dans son discours sur l'universalité de la langue française, se soit donné tant de peine à exalter la prééminence du français en réfutant les prétentions de l'anglais et de l'allemand: c'étaient là, en effet, les deux grandes rivales du moment de la langue française, et elles devaient le rester.

S'il faut donc relativiser, et surtout replacer avec précision sur une échelle chronologique, la place et l'usage du français dans la société hollandaise globale, il n'en demeure pas moins que la connaissance du français a pu y paraître universelle aux observateurs étrangers, à un moment donné, ce qui a pu renforcer à son tour le sentiment d'universalité de la langue elle-même, comme en témoigne l'approche de Rivarol qui ne néglige point le facteur de son usage. Je ne citerai qu'un seul témoignage de ce sentiment. Dans son *État présent de la République des Provinces-Unies*, paru en 1729-30, François-Michel Janiçon affirme d'emblée que "la Langue Française y est aussi fort en usage, par le grand nombre de François Protestants qui s'y sont réfugiés, depuis la Révocation de l'Édit de Nantes en 1685. Et, comme toutes les Négociations entre la République et les autres Puissances de l'Europe se font presque toutes aujourd'hui en François, il n'y a point de Membre de la Régence, qui ne se pique de savoir cette Langue, et de la faire apprendre à ses Enfants. Les Négocians et les autres Bourgeois ont la même ambition" (Janiçon, 1729 : I, 12-13). Janiçon note donc la généralisation du français par un double biais: politique -ou mieux, politico-religieux- et commercial. Alors qu'il fait remonter la première à la Révocation et, sans le dire expressément, aux négociations de Nimègue qui quelques années auparavant avaient inauguré la prédominance du français comme langue diplomatique, le français de la vie bourgeoise remonte bien plus haut, comme nous l'avons déjà vu. L'importance de l'ouvrage de Janiçon comme source d'information pour les Français qui désiraient se préparer à un voyage en Hollande vient d'être mise en valeur: Montesquieu, Voltaire, Jaucourt et Diderot y ont amplement

puisé (Van Strien-Chardonneau, 1994 : 142-144). Inlassablement répétées, de telles affirmations ont pu renforcer puissamment la figure de l'universalité du français dans le monde européen.

#### 4. Critiques bataves

Dès le début du XVII<sup>e</sup> siècle, cependant, les puristes hollandais étaient partis en guerre contre la francisation rampante du pays, venue dans le sillage des réfugiés wallons - qui, soulignons-le, n'étaient pas des Français mais des Brabançons, Flamands, Hennuyers, Liégeois. Outre leur fortune et leur langue, souvent fortement teintée de dialectes locaux mais toujours opposée au néerlandais, ceux-ci avaient apporté des manières précieuses, des modes vestimentaires et un goût du luxe qui tranchaient sur la sobriété batave antique dont les Hollandais eux-mêmes se targuaient volontiers.<sup>7</sup> Dans l'image que les Hollandais donnaient de ces usurpateurs de leur identité, le thème de la domination revient fréquemment. C'est le thème du francophone arrogant et dominateur, qui, par un glissement insidieux vers la France elle-même, va être repris comme un véritable leitmotiv à partir du dernier quart du XVII<sup>e</sup> siècle. L'extension de l'usage de la langue française sur un nombre croissant de domaines de la vie sociale est alors associée au danger politique que la nation française représente pour la survie de la nation néerlandaise qui est encore à la recherche de son identité.

Les critiques, les idéologues et les puristes se réunissent alors dans un commun effort pour construire un ennemi commun, un anti-modèle qui peut être efficacement combattu. C'est la figure de la francisation linguistique et culturelle du pays, qui menacerait de saper la société hollandaise à la base, en s'attaquant aux valeurs constitutives de la nation batave: la frugalité, la simplicité et l'authenticité, trois vertus opposées au luxe, au maniérisme et à la duplicité de la civilisation de cour qui se présente à l'étranger comme le modèle même de la civilisation française (Frijhoff, 1989a; 1989b; 1990). Pour que cette critique morale puisse avoir l'effet escompté dans la société, il fallait un prétexte de poids. Celui-ci n'était pas difficile à trouver. C'est la politique expansionniste du Roi Soleil qui le fournit. En envahissant les Pays-Bas avec son souverain mépris pour les Hollandais, le roi a porté un coup très dur au statut du français dans la société hollandaise, en particulier dans la bourgeoisie cultivée et éclairée. Celle-ci ne tarda pas à convertir l'ancienne image de la domination menaçante en celle de la tyrannie effective.

---

7. Pour l'importance, les avatars et les fonctions du mythe batave dans le développement de la conscience nationale néerlandaise, voir Frijhoff 1994.

En fait, l'image de la tyrannie traverse comme un fil rouge l'histoire des relations culturelles de la Hollande avec l'étranger. L'on sait que la Révolte des Pays-Bas contre le souverain espagnol, au XVI<sup>e</sup> siècle, portait du concept de tyrannie, et que c'est ce concept qui a su réunir dans un effort victorieux ceux qui s'opposaient à la tyrannie religieuse - le combat implacable contre l'hérésie - et ceux qui rejetaient la tyrannie politique - y compris une bonne part des catholiques des Pays-Bas. C'est en tant que tyran que Philippe II fut finalement abjuré et que la République hollandaise fut instaurée, république fédérale à dessein, parce que seul le fédéralisme s'avérait capable de contenir les aspirations des stathouders au pouvoir monarchique, c'est-à-dire à une nouvelle variante de la tyrannie.

Tout au long de la Guerre contre l'Espagne, le concept de tyrannie fut donc inculqué aux jeunes enfants scolarisés à l'aide de petits livres de lecture en néerlandais à l'usage scolaire sous le nom éloquent de *La Tyrannie espagnole*.<sup>8</sup> La première édition de cet ouvrage, paru en 1610, porta le titre *Miroir de la jeunesse, ou courte chronique de l'histoire néerlandaise, dans laquelle on raconte les tyrannies et cruautés que le gouvernement du roi d'Espagne a perpétrées aux Pays-Bas*. C'était, en fait, le résumé adapté à la jeunesse et rédigé dans la forme d'un dialogue entre un père et son fils, de l'ouvrage militant d'un pasteur réformé d'origine flamande, Guillaume Baudart, qui y racontait les méfaits du roi et de sa soldatesque. Le thème était encore d'actualité. Alors que les provinces côtières des Pays-Bas commerçaient déjà en toute liberté et amorçaient leur essor culturel, les provinces intérieures étaient encore ravagées par la guerre. Bientôt le petit manuel était connu comme *La Tyrannie espagnole*. Jouissant d'une grande popularité, il entretenait la haine de l'ennemi.

Après la paix de Westphalie, cette image négative de l'Espagnol perdit rapidement une partie de sa pertinence, en dépit de la présence espagnole dans les Pays-Bas méridionaux. Aussi, peu après l'invasion de la République par Louis XIV en 1672, et l'occupation des provinces intérieures, une nouvelle version parut-elle sous le titre *La Tyrannie française*: la perfidie française à l'égard des protestants illustrée au massacre de la Saint-Barthélemy (1572), et les cruautés similaires commises un siècle plus tard par l'armée française dans deux villages à la limite de la province de Hollande, Bodegraven et Zwammerdam, y forment la toile de fond nécessaire au développement de l'image du Français comme nouvel ennemi national.<sup>9</sup> Une série de gravures suggestives des atrocités perpétrées ravivait ce souvenir dans les âmes sensibles.<sup>10</sup> Ainsi,

8. Je traduis les titres, pour plus de clarté. Titres et textes sont, bien sûr, en néerlandais.

9. *Nieuwe Spiegel der Jeugd, of Fransche Tiranny*, 1674. Sur cet ouvrage: De Booy 1980 : 46, 57; Buijnsters 1988; Heimeriks & Van Toorn 1989 : 183.

10. Un exemplaire se trouve à Rotterdam, Atlas van Stolk, no. 2551: 16 gravures sur une feuille volante, publiée par Jac. Bouman à Amsterdam en 1690.

pendant plus d'un siècle, cette vision historique rudimentaire et intéressée a pu déterminer les conditions de la perception de la France dans les classes hollandaises alphabétisées, qui formaient près des deux tiers de la population mâle.

En 1780 la guerre anglo-hollandaise éclata. Considérée comme un acte de trahison de la perfide Albion, elle amena la substitution d'une *Tyrannie anglaise* à l'ancien stéréotype anti-français. Devant les horreurs de la Révolution, cependant, le sentiment anti-français redoubla de vigueur. Dès 1793 deux Tyrannies parurent: une *Tyrannie de la Faction jacobine*<sup>11</sup>, et un nouveau *Miroir de la jeunesse, ou Nouvelle Tyrannie française*<sup>12</sup>. Dans ce dernier, le père qui dirige le dialogue commence par rappeler à son fils le vieux stock de ressentiments: la Saint-Barthélemy, l'invasion cruelle de 1672, pour enchaîner sur la Révolution française. Et le fils de répondre qu'il comprend maintenant pourquoi son père "parle toujours avec tant de mépris de la nation française, en rejetant toute allusion à leur savoir-vivre, leur politesse, leur bonnes manières".

Tout bien pesé, il peut paraître étonnant que la langue française ait joui d'une si grande fortune dans un pays qui a tant détesté la France elle-même ou ses habitants. L'une des raisons réside certainement dans la liberté d'opinion et de presse qui régnait en Hollande. Même au plus fort de la guerre une discussion relativement libre demeurerait possible. Dans l'année même où, à la suite de l'invasion de 1672, la presse hollandaise honnit et vomit tout ce qui sent le Français, le célèbre éditeur Joan Blaeu publie à Amsterdam une traduction du *Nouveau Traité de la civilité qui se pratique en France, parmi les honnestes gens* (1671) d'Antoine de Courtin, qui venait d'être publié à Paris (Courtin 1672). Ce traité devait durablement marquer le comportement social des élites hollandaises.

Autre exemple de cette liberté de penser effective: Franciscus Ridderus, influent pasteur réformé de Rotterdam, s'efforça dès 1674, en pleine guerre, de promouvoir une image plus juste et plus nuancée des différents ennemis, dans une série de portraits appelés *Le Français historique, L'Anglais historique, L'Espagnol historique, et Le Hollandais historique*. Toujours sous forme de dialogue, cette fois entre plusieurs personnages de la vie quotidienne à position symbolique dans le débat public -un batelier, un magistrat, un étudiant en théologie, etc.-, le pasteur entreprit la révision de l'image du Français perfide. Non sans peine, on le conçoit: la guerre faisait rage, l'arrogance et la duplicité françaises étaient des poncifs bien ancrés. D'ailleurs, le batelier qui endosse ici le rôle du Hollandais moyen doté de sens commun, s'étonne du paradoxe que des courtisanes si polis jouant les serveuses des Demoiselles en ville puissent agir si cruellement dans une campagne militaire (Ridderus, 1674: 56). Les Français ne sont-ils donc pas

11. *Tiranny der Jacobynsche Factie*, Utrecht, 1793.

12. S.V.D.T., *De Spiegel der jeugd, of Nieuwe Fransche Tiranny*, Amsterdam, 1793.

naturellement cruels? Le théologien en rajoute en disant que le christianisme n'a pas réussi à améliorer leur caractère. Le magistrat toutefois propose une explication plus culturelle: les Français, affirme-t-il en utilisant un argument que Rivarol reprendra un siècle plus tard, reprennent toujours à d'autres peuples ce qu'ils ont de meilleur. Ainsi, tout en conservant son fond méchant, leur civilisation progresse quand même. Et le batelier d'enchaîner: nous autres Hollandais, on agit à l'envers, on reprend toujours ce que les autres ont de plus mauvais - voyez les mœurs et les modes venues de France qui nous pervertissent. N'est-ce pas la raison pour laquelle Dieu nous punit précisément par l'entremise des Français (Ridderus, 1674: 73)?

Outre leur valeur anecdotique, ces dialogues attestent amplement de l'ambiguïté des relations franco-hollandaises. Force d'attraction d'une part, méfiance ou mépris de l'autre. Dans tous les cas, la francisation, appelée ou honnie, concerne autant la langue, véhicule principal de la culture française, que les modalités mêmes de cette culture, et plus particulièrement les modèles sociaux qu'elle entendait promouvoir. Ainsi, l'honnête homme, image positive chérie par l'aristocratie et le patriciat, peut dans une autre lecture prendre la figure d'un homme arrogant, libertin, ou courtisan, toujours quelque peu ridicule dans ses prétentions et facilement démasqué par ces solides gaillards que sont les Hollandais dans leur propre perception: ce n'est rien que du vent.

Tel est du moins le message des pièces de théâtre que les gens de lettres rédigent et mettent en scène après le départ des Français. On le voit dans *Le gentilhomme ridicule* -parce que francisé- de Pieter Bernagie.<sup>13</sup> Le gentilhomme en question, né à Amsterdam, truffe son langage d'expressions françaises, qui, dit-il, "sont plus douces et agréables [...]. Le hollandais grossier est bon pour la canaille". Même son de cloche dans la comédie *Le Français hollandais présomptueux* de l'avocat amstellodamois Andries Pels, elle aussi produite en 1684 et inspirée d'une pièce de théâtre de l'Italien Francesco Sbarra.<sup>14</sup> Ce Hollandais complètement francisé parle un charabia franco-batave ridicule, adore les titres de noblesse, et se soumet comme un esclave à la mode française. Dans sa duplicité compliquée il apparaît, en fin de compte, d'une naïveté beaucoup plus grande que les Hollandais autour de lui, qui ont les pieds solidement sur terre.

Andries Pels était membre de la société littéraire *Nil Volentibus Arduum* ['Rien n'est dur pour ceux qui ont de la volonté'] inaugurée en 1669, où sa pièce avait été commentée au cours de sa genèse. 'Nil' -comme la société était vulgairement appelée- réunissait un groupe d'intellectuels soucieux de conserver l'identité néerlandaise dans ce qu'ils estimaient sa pureté originale. C'est dans ce milieu que la résistance intellectuelle contre la francisation fut méthodiquement organisée. La plus belle expression de leur

13. Pieter Bernagie, *De belachchelyke Jonker*, Amsterdam, 1684.

14. Andries Pels, *De verwaande Hollandsche Franschman*, Amsterdam, 1684.

sentiment collectif est certainement le poème militant anti-français que le leader officieux du groupe, Joannes Antonides van der Goes, pharmacien, puis médecin, publia en 1673 sous le titre *Origine des malheurs de la patrie* (Van der Goes, 1673). Le Français envahisseur y est dépeint comme un bâtard qui corrompt le pays. "Il foule aux pieds la langue des Pays-Bas, et met la France à sa place". Notez la confusion volontaire de la langue et du pays! "Leur langue bâtarde et leurs manières gaillardes dégénèrent nos vieilles coutumes bataves", poursuit-il sa tirade. Faut-il que nous devenions des esclaves de la France après avoir échappé à l'Espagnol? En fait, conclut Van der Goes, nous devons notre défaite à nous-mêmes: nous avons si longtemps adoré les mœurs françaises et cultivé la langue de la France que dès avant l'invasion nous avons trahi notre propre identité. Et de conclure par une image forte: "Chassez l'ennemi, mais chassez d'abord ses mœurs".

Si la Guerre de Hollande a bien inauguré cette capitulation graduelle des élites néerlandaises devant l'hégémonie culturelle française dont nous parle l'histoire de l'art, il faut donc, selon les intellectuels de 'Nil', en chercher les racines dans la capitulation linguistique et morale qui a précédé la guerre. En aveuglant et en affaiblissant les élites dirigeantes, elle a préparé de l'intérieur la victoire du Roi Soleil. Tout au long du XVIII<sup>e</sup> siècle, cette image complexe, où langue, modes et mœurs se mêlent inextricablement et où résonne également une sourde critique sociale contre l'attitude traîtresse des élites autochtones, sera mise en avant par les censeurs du déclin national, en particulier dans les écrits *spectatoriaux*. Les caprices du maniérisme français, superficiel et à la poursuite de la mode du jour, l'arrogance, l'esprit hiérarchique, les arguties et les chicanes, le libertinage et le relâchement des mœurs, le tout symbolisé dans l'adoption de la langue française ou dans l'abâtardissement du néerlandais truffé de mots et expressions empruntés au français, sont tenus pour responsables de toutes les déviations morales de la société hollandaise.<sup>15</sup>

Celle-ci devait être forte, frugale, simple, égalitaire, démocratique, comme le fut, d'après Tacite, la société des Bataves. Astérix au pays des canards et des grenouilles... Le retour à la pureté originale du peuple passera donc par l'élimination des corruptions françaises. On comprend dès lors que les patriotes bataves de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle avaient à livrer un difficile débat intérieur. Tout en prenant exemple sur la Révolution française, ils devaient en même temps repousser l'accusation de connivence avec

15. Voir par exemple [Justus van Effen], *De Hollandsche Spectator*, no. 8 (8 octobre 1731); no. 14-15 (19 et 26 novembre 1731); *De Philosoph*, 17 février 1766. Cf. Buijsters 1991:85-88. L'étonnant dictionnaire juridique publié en 1785 par l'avocat F.L. Kersteman montre à quel point le langage des tribunaux néerlandais était, outre le latin de procédure, imprégné de mots et expressions français (Kersteman 1785).

l'ennemi moral de toujours. Ce n'est pas la place ici de retracer l'histoire complexe des relations entre les Bataves, qui appelaient les Français comme libérateurs, et les Français eux-mêmes, qui se comportaient comme envahisseurs - exactement comme l'image des manuels scolaires les avait dépeints depuis plus d'un siècle. Qu'il suffise de fournir ici un exemple éloquent situé à l'extrême fin de notre période.

## 5. Métalangue ou langue universelle?

L'image du Français envahisseur éclate, en effet, violemment à la surface dans le traité venimeux que Jan ten Brink consacra en 1814 à l'héritage français, peu après le départ des derniers soldats de l'Empire. Ten Brink (1771-1839), fils d'un chapelier sans fortune, avait pu s'assurer d'une carrière dans les lettres grâce au passage traditionnel par les études théologiques.<sup>16</sup> Dès 1795, encore étudiant, il avait été un partisan actif et zélé de la Révolution batave. Devenu recteur de collège, il se signala par son éloquence et ses connaissances du grec, qui lui valurent un doctorat d'honneur et un professorat, d'abord à l'université de Gueldre, à Harderwyk, puis à celle de Groningue. Son amour de la liberté, exprimé avec profusion dans ses discours de jeunesse, ne résista pas à l'épreuve de l'Empire. Non pas qu'il fût un gallophobe viscéral: il traduisit plusieurs ouvrages d'esthétique et de morale du français en néerlandais. Mais il utilisa son expérience de recteur d'école pour composer et faire publier en 1814 une nouvelle version du petit manuel scolaire que nous connaissons déjà, cette fois-ci sous le titre évocateur *Nouvelle tyrannie française, particulièrement sous le gouvernement de Napoléon Bonaparte, comprenant une liste des injustices et cruautés exercées par les Français aux Pays-Bas, depuis le début de 1795 jusqu'à la fin de 1813, surtout pendant les trois dernières années*.<sup>17</sup> Composée à l'usage des écoles.

L'ouvrage de 100 pages comprend quelques longs dialogues au moyen desquels un père inculque à ses deux fils la haine du Français dont le nom, dit-il, équivaut à celui de Barbare, dont la civilité ne joue que si l'on s'y soumet, et dont la soif de pouvoir est incarnée en la personne de Napoléon Bonaparte. Bien sûr, il existe des Français qui ont du bon. Tel ce frère de l'Empereur, Louis Napoléon, roi de Hollande, qui, dit Ten Brink, "fit même des efforts pour apprendre notre langue, pour autant qu'un Français en soit capable" (Ten Brink, 1814 : 32). Les efforts touchants du roi de Hollande pour se familiariser avec un langage qui allait si visiblement à l'encontre de ses capacités de prononciation sont effectivement devenus un cliché historique, fort utile pour opposer

16. Sur lui: *Nieuw Nederlandsch Biografisch Woordenboek*, IV (Leyde, 1918), 304-306.

17. C'est-à-dire les années d'annexion de l'ex-Royaume de Hollande à l'Empire napoléonien, 1810-1813.



le bon roi au méchant empereur. La pointe de l'anecdote est ailleurs. C'est la langue hollandaise elle-même, symbole et instrument de l'autonomie, voire de l'identité du pays, qui était maintenant menacée. Or, ce symbole était d'autant plus fort que l'unification linguistique des Pays-Bas était précisément un acquis de la Révolution batave, réalisée en pleine effervescence linguistique auprès des classes cultivées. C'est en 1804 seulement que l'orthographe fixée à la demande du gouvernement par l'ancien pasteur Matthys Siegenbeek, devenu le premier professeur de langue et littérature néerlandaises à Leyde, fut officiellement imposée à toute la République batave. La grammaire néerlandaise unifiée du pasteur Petrus Weiland fut publiée un an plus tard, suivie en 1806 d'une édition abrégée à l'usage des écoles (Boekholt, 1991; Van der Wal, 1992).

Ce fut donc un moment crucial et hautement symbolique pour l'unification linguistique du pays batave, enfin sorti de ses particularismes pluriséculaires et réuni autour d'une identité culturelle commune. Or, c'est précisément à ce moment stratégique qu'un membre des élites néerlandaises francisées s'accrocha à la politique de l'occupant pour faire connaître son mépris de la langue comme ciment national et sa méconnaissance de ce qui se passait dans le pays réel. Dans son numéro du 17 juin 1805, *Le Moniteur universel*, journal officiel de l'Empire, fit paraître opportunément une lettre non signée, apparemment envoyée par un Hollandais de La Haye, qui entendait sonner le glas de la langue néerlandaise. "La langue française", affirma l'auteur, "devient de jour en jour d'un usage plus habituel dans ce pays-ci. La plupart des Hollandais distingués par leur fortune ou leur éducation, la parlent entr'eux dans l'intérieur de leurs familles, de préférence à la langue du pays; de sorte que celle-ci s'en va tout doucement se reléguer dans les basses classes du peuple; et il n'en restera peut-être, dans cinquante ans, qu'un patois que les gens comme il faut abandonneront à leurs domestiques, aux ouvriers et aux matelots".<sup>18</sup>

L'article provoqua un tollé parmi les dirigeants politiques et les intellectuels qui se retournèrent massivement contre les prétentions du français en tant que véhicule politique de l'idéologie impériale. Le Comité national ['Groot besogne'] qui en mars 1806 délibéra fébrilement sur les éléments d'identité nationale à préserver à tout prix devant l'annexion menaçante, y inclut d'emblée le maintien de la *moedertaal*, la langue maternelle. Neuf ans plus tard, l'écho de l'indignation collective résonne encore dans la *Nouvelle tyrannie française* de Jan ten Brink. L'article du *Moniteur*, dit-il, "nous blessa dans l'âme" (il emploie le mot *zielgrievend*), car le propos politique sous-jacent

18. *Gazette nationale, ou Le Moniteur universel*, XIII, no. 268 (17 juin 1805). Cf. Schama 1977: 479, pour l'impact de cet article aux Pays-Bas. Avec mes remerciements à Pénélope Caspard-Karydis (Paris) pour avoir copié cet article, incommunicable dans les bibliothèques néerlandaises en raison de l'état du papier.

menaçait l'existence même de "notre belle et chère langue maternelle", et l'on sait "qu'un peuple ne restera peuple que pour autant qu'il sache préserver sa langue commune" (Ten Brink, 1814 : 87-88). Il ne va certes pas jusqu'à rejeter l'emploi du français lui-même dans la vie quotidienne des Pays-Bas. Bien au contraire, en affirmant que depuis bien longtemps le français est parlé dans un grand nombre de ménages, il approuve cet usage et reconnaît qu'il s'y livre lui-même à l'occasion. "L'exercice de la langue française sera toujours très utile, sinon indispensable, mais il ne faut point négliger pour autant notre propre belle langue". Si le français demeure utile, le néerlandais est paré de cette esthétique originelle qui est instillée, comme une marque d'identité, au sein de la mère. Aussi dénonce-t-il ces Hollandais "qui entendent le français mieux que le néerlandais, et qui ont quasiment honte d'être Hollandais" (Ten Brink, 1814 : 88).

Une fois de plus, nous retrouvons ici le lien fort et étroit entre le sort de la langue et l'identité collective. Un peu plus haut dans sa démonstration, Ten Brink avait déjà résumé l'opinion de ses compatriotes en comparant la civilisation hollandaise à celle de la nation française (Ten Brink, 1814: 64-68). Pour lui, les Français se sont dévoilés lors de la spoliation culturelle du pays: ils ont volé nos oeuvres d'art qu'ils exposent maintenant à Paris, dit-il. L'enseignement est certes favorisé, mais en même temps asservi à leurs objectifs politiques. Par ailleurs, l'enseignement français est à ses yeux très superficiel: "ils savent mieux parler que nous, et ils en font tout un spectacle afin de duper les ignorants. Mais en fin de compte ils apparaissent eux-mêmes misérablement nus et ignorants. Et dire que ce peuple superficiel vient nous faire la leçon en alléguant que nous n'aurions ni Lumières ni civilisation! Ils seraient venus nous les apporter, à nous autres Hollandais qui depuis plus de deux siècles dépassons la plupart des peuples d'Europe dans les sciences, les arts et la culture; à nous qui, sur le territoire minuscule couvert par notre pays, pouvons nous enorgueillir d'avoir engendré plus de savants, d'artistes en tout genre et de gens civilisés dans tous les rangs et états de la société, que la France sur toute son étendue".

Si ce chauvinisme fait maintenant sourire, il ne faut pas se méprendre sur sa portée historique. Ten Brink parle le langage de ceux qui acceptent une *lingua franca*, une métalangue, en raison de l'utilité qu'elle a pour les peuples parlant une langue minoritaire ou tout simplement pour les relations internationales. Dans un esprit positif et sans problèmes métaphysiques, ils adoptent le français si cette langue s'avère être la plus utile - mais ils refusent l'idéologie de supériorité politique, socio-culturelle ou esthétique qui sous-tend le concept d'*universalité* linguistique. Cette attitude mérite toujours réflexion. Reconnaissons que, de nos jours encore, l'histoire du français langue étrangère ou seconde est trop souvent traversée d'un soupçon de regret pour toutes les chances perdues par la France dans la manipulation de ses intérêts internationaux en matière de politique culturelle.

## 6. Pour finir

Concluons. Aux Pays-Bas, l'histoire du français langue étrangère a de tout temps oscillé entre deux pôles. D'un côté un pôle idéologique et politique, où le français est promulgué d'en haut comme la langue des dominants, et partant comme l'instrument culturel de la domination dans un esprit hiérarchisant. De l'autre côté un pôle utilitaire plus démocratisant, où l'égalité foncière de toutes les langues est reconnue et l'emploi du français est tout simplement prôné dans les secteurs et les situations où le néerlandais apparaît comme déficitaire ou minoritaire: le commerce international, les rapports avec l'étranger, le domaine culturel. Dans le premier cas, le français tend à supplanter la langue maternelle, dans le second il s'y ajoute. Trop souvent encore la volonté de surpasser, voire d'éliminer dans tel ou tel domaine la langue du pays d'accueil perce dans la promotion du français, et un mépris parfois à peine voilé continue de se manifester dans la promotion de la vocation culturelle du français. Tant que subsistera ce malentendu sur l'égalité foncière de toutes les langues en tant qu'instruments parfaitement adaptés à l'expression, à l'esthétique, aux émotions et à la communication de groupes sociaux précis, le français aura beau se proclamer 'universel', il risquera de ne récolter que scepticisme et raillerie. A terme, cela pourrait bien porter un coup fatal à l'emploi supranational de la langue française qui, comme chacun sait, ne se confond pas avec les intérêts de quelque pays que ce soit.

## Bibliographie

- Baardman, G.G. (1953), "Geschiedenis van het onderwijs in vreemde talen tot het einde van de XIXe eeuw", in *Levende talen*, 1953, pp. 525-549.
- Berkvens-Stevelinck, Christiane (1985), "De Hugenoten", in P. Blom et alii (éd.) *La France aux Pays-Bas. Invloeden in het verleden*, Vianen, Kwadraat, pp. 13-49.
- Boekholt, P.Th.F.M. (1991), "Één natie, één taal: taalpolitiek en onderwijshervorming in het begin van de negentiende eeuw", in K. van Berkel, H. Boels et W.R.H. Koops (éd.) *Nederland en het Noorden*, Assen/Maastricht, Van Gorcum, pp. 71-80.
- Booy, E.P. de Booy (1980), *Kweekhoven der wijsheid. Basis- en vervolgonderwijs in de steden van de provincie Utrecht van 1580 tot het begin der 19e eeuw*, Zutphen, De Walburg Pers.
- Branden, L. van den (1956), *Het streven naar verheerlijking, zuivering en opbouw van het Nederlands in de 16de eeuw*, Gand, Kon. Vlaamse Akademie voor Taal- en Letterkunde [repr. Arnhem, Gijsbers & van Loon, 1967].

- Briels, J. (1978), *De Zuidnederlandse immigratie 1572-1630*, Haarlem, Fibula-Van Dishoeck.
- (1985), *Zuidnederlanders in de Republiek 1572-1630. Een demografische en cultuurhistorische studie*, St.-Nicolas [Belg.], Danthe.
- Brink, Jan ten (1814), *Nieuwe Fransche tirannij, bijzonder onder de regering van Napoleon Bonaparte; behelzende eene opgave van de onregtvaardigheden en geweldenarijen, door de Franschen in Nederland uitgeoefend, sedert het begin van 1795 tot op het einde van 1813, en vooral in de laatste drie jaren. Ten gebruike voor de scholen zamengesteld*, Amsterdam, Van der Hey.
- Buijnsters, P.J. (1988), "De patriot als schoolmeester: Patriotse ideologie in achttiende-eeuwse kinderboeken", in Th.S.M. van der Zee, J.G.M.M. Rosendaal et P.G.B. Thissen (éd.) *1787: De Nederlandse Revolutie?*, Amsterdam, De Bataafsche Leeuw, pp. 100-111.
- (1991), *Spectatoriale geschriften*, Utrecht, HES.
- Courtin, Antoine de (1672), *Nieuwe verhandeling van de welgemanierdheid, welke in Vrankryk onder fraaye lieden gebruikelijk is*, Amsterdam, Blaeu.
- Dibbets, G.R.W. (1992), "Dutch philology in the 16th and 17th century", in Noordegraaf, *The history of linguistics*, pp. 39-61.
- Eco, Umberto (1994), *La recherche de la langue parfaite dans la culture européenne*, Paris, Éd. du Seuil.
- Els, Th.J.M. van, et M.F. Knops (1988), "The history of the teaching of foreign languages in the Low Countries", in *Historiographia linguistica*, XV/1-2, pp. 289-316.
- Frijhoff, Willem (1986a), "Modèles éducatifs et circulation des hommes: les ambiguïtés du second Refuge", in *La Révocation de l'Édit de Nantes et les Provinces-Unies, 1685. Colloque international du Tricentenaire, Leyde, 1-3 avril 1985*, Amsterdam/Maarssen, APA-Holland University Press, pp. 51-75.
- (1986b), "Université et marché de l'emploi dans la République des Provinces-Unies", in D. Julia, J. Revel et R. Chartier (éd.), *Les Universités européennes du XVI<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle: Histoire sociale des populations étudiantes*, I, Paris, Éd. de l'EHESS, pp. 205-243.
- (1988), "Langues nationales, langues de contact, langues de culture", in *Europe sans rivage. Symposium international sur l'identité culturelle européenne, Paris, janvier 1988*, Paris, Albin Michel, pp. 76-83.

- \_\_\_\_\_ (1989a), "Le français et son usage dans les Pays-Bas septentrionaux", in *Documents pour l'histoire du français langue étrangère ou seconde*, 3, pp. 1-8.
- \_\_\_\_\_ (1989b), "Verfransing? Franse taal en Nederlandse cultuur tot in de Revolutietijd", in *Bijdragen en mededelingen betreffende geschiedenis der Nederlanden*, 104, pp. 592-609.
- \_\_\_\_\_ (1990), "L'usage du français en Hollande, XVII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles: propositions pour un modèle d'interprétation", in *Études de linguistique appliquée*, nouv. série, 78, pp. 17-26.
- \_\_\_\_\_ (1991), "Le plurilinguisme des élites en Europe de l'Ancien Régime au début du XX<sup>e</sup> siècle", in *Le Français dans le Monde. Recherches et applications*, février-mars, pp. 120-129.
- \_\_\_\_\_ (1994), "L'évidence républicaine: les Bataves au passé, au présent et au futur", in *Annales historiques de la Révolution française*, 66, pp. 179-194.
- \_\_\_\_\_ (1995), "La formation des négociants de la République hollandaise", in Franco Angiolini et Daniel Roche (éd.), *Cultures et formations négociantes dans l'Europe moderne*, Paris, Éd. de l'EHESS, pp. 175-198.
- Garcin, J. (1757), *Oratio inauguralis de utilitate linguae gallicae*, Franeker [Bibl. Univ. Amsterdam: Port. fol. O.10].
- Gedenkboek van het Athenaeum en de Universiteit van Amsterdam 1632-1932*, Amsterdam, Stadsdrukkerij.
- Goes, J.A. van der (1673), *Oorspronk van 's Lands ongevallen, aen Joachim Oudaen*, Amsterdam, J. Rieuwertsz. et P. Arentsz. [Knuttel, 10942].
- Heimeriks, N., et W. van Toorn (éd.) (1989), *De hele Biblebontse berg. De geschiedenis van het kinderboek in Nederland en Vlaanderen van de Middeleeuwen tot heden*, Amsterdam, Querido.
- Hendrickx, A. (1961), "Franse school- en leerboeken in de 16e en de 17e eeuw", in *Paedagogica historica*, 1, pp. 225-243.
- Janigon, François-Michel (1729-30), *État présent de la République des Provinces-Unies*, La Haye, Van Duren, 2 vol.
- Kersteman, F.L. (1785), *Practisyns Woordenboekje*, Dordrecht, Abraham Blussé [nouv. éd. par J.E. Ennik et P. Brood: Hilversum, Verloren, 1988].

- Klijnsmit, A.J. (1992), "Spinoza and the grammarians of the Bible", in Noordegraaf, *The history of linguistics*, pp. 155-200.
- Laeven, H., et G. van Gemert (1982), "De Acta Eruditorum als invalshoek voor de Noordnederlandse boekproductie (1682-1720)", in *Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw*, 53-54, pp. 85-117.
- Loonen, P.L.M. (1991), 'For to learne to buye and sell'. *Learning English in the Low Dutch area between 1500 and 1800. A critical survey*, Amsterdam/Maarssen, APA-Holland University Press.
- Murris, R. (1925), *La Hollande et les Hollandais aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles vus par les Français*, Paris, E. Champion.
- Nieuweboer, A. (1982), "De populariteit van het vertaalde verhalend proza in 18e-eeuws Nederland, en de rol van de boekhandel bij de praktijk van het vertalen", in *Documentatieblad Werkgroep Achttiende Eeuw*, 53-54, pp. 119-141.
- Noordegraaf, J., K. Versteegh et K. Koerner (éd.) (1992), *The history of linguistics in the Low Countries*, Amsterdam/Philadelphie, Rodopi.
- Ridderus, Franciscus (1674), *Historischen Frans-man, in bysondere Fransche geschiedenissen, gepast op de onderdruckte staat van ons lieve Vaderlandt*, Rotterdam, Veuve A. Leers [2<sup>e</sup> éd. 1738].
- Riemens, K.-J. (1919), *Esquisse historique de l'enseignement du français en Hollande du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, Leyde, Sijthoff.
- (1929), "Hoe men in de zestiende eeuw in Nederland Fransch leerde", in *Paedagogische studiën*, 10, pp. 113-118.
- Rivarol (1930), *De l'universalité de la langue française*, texte établi et commenté par Th. Suran, Paris/Toulouse, H. Didier.
- Schama, Simon (1977), *Patriots and Liberators: Revolution in the Netherlands 1780-1813*, New York, Alfred Knopf.
- Selm, Bert van (1987), *Een menighte treffelijke Boecken. Nederlandse boekhandelscatalogi in het begin van de zeventiende eeuw*, Utrecht, HES.
- Smits-Veldt, M.B. (1995), "The first Dutch Academy of Dr. Samuel Coster: humanist ideals in Dutch attire", in K. Garber et H. Wismann (éd.), *Europäische Sozietätsbewegung und demokratische Tradition*, Tübingen.
- Strien-Chardonneau, M. van (1994), *Le Voyage de Hollande: récits de voyageurs français dans les Provinces-Unies, 1748-1795*, Oxford, Voltaire Foundation.

Vatebender, G.C.C. (1792), "Plan van een Nederlands Opvoedings-school", in *Mengelwerken der Kamer van Rhetorica, genaemd De Goudsbloemen*, 1792, pp. 21-136.

Van der Wal, M. (1992), *Geschiedenis van het Nederlands*, Utrecht, Het Spectrum.

————— (1995a), *De moedertaal centraal. Standaardisatie-aspecten in de Nederlanden omstreeks 1650*, La Haye, SDU.

————— (1995b), "Early language typology. Attitudes towards languages in the 16th and 17th centuries", in K.D. Dutz et K.A. Forsgren (éd.), *History and rationality*, Münster, Nodus, pp. 93-106.